

COUTIN OU LA SAGA DE L'HOMME « QUI AIMAIT REGARDER LES FILLES » EPISODE 3

PAR [GBD](#) · 27 JUIN 2020



By Olivier Rouhaud 1993

Il est un peu le grand frère que mes parents ne m'ont jamais donné...Patrick Coutin, rencontré au Gibus à l'automne 79, venait tout juste de quitter Rock & Folk pour se consacrer au rock. 2 ans plus tard, il est le seul rock-critic à signer un tube aussi incontestable que colossal avec son fulgurant « J'aime regarder les filles ». Quatre décennies se sont écoulées et Coutin n'a jamais renoncé, la preuve par « Paradis », soit trois albums vinyles publiés en simultanée, un projet fou et ambitieux qui

nous a donné envie de vous faire partager l'incroyable saga de cet homme « qui aimait regarder les filles ».

Épisode 3 : De « J'aime regarder les filles » à sa salamandre-totem



By Pierre Terrasson

Troisième épisode de cet entretien-fleuve et ravi que les confrères emboitent ENFIN le gonzo-pas de mon tout petit webzine pour parler de Patrick Coutin, à l'instar de mon ex-canard, le Rolling Stone « camembert » qui lui consacre un « flash-back ». Normal, Coutin n'aura jamais été aussi « tendance », la preuve par le Quotidien de Yann Barthès : lorsqu'il a reçu François Ozon et les deux jeunes comédiens de son nouveau film « Été 1985 », Felix Lefebvre et Benjamin Voisin, ces derniers ont sélectionné devinez quoi dans leur play-list 2020 ? Un certain Coutin qui chantait... « J'aime regarder les filles »... LE rock estival ultime, donc !!! « J'aime regarder les filles » le single a été refusé par toutes les grandes radios mais là le coup de cul c'est Mitterrand avec le début des radios libres et une radio à paris se met à le jouer en boucle ...

... ben oui, moi j'y étais avec mon émission hebdo, c'était « Planète Ivre » sur radio Ivre 88.8 et je l'avais matraqué, même si je n'étais pas le seul ! Voilà. À ce moment-là, je travaille encore pour Rock & Folk mais j'écrivais très très peu parce que je bosse au Gibus où j'ai monté la sono du club.

C'est le moment où on s'est rencontrés.

Cette sono au Gibus me passionne et puis je ne sais pas pourquoi j'ai dans l'idée que, autant j'ai rencontré des Américains qui étaient écrivains, producteurs, musiciens, journalistes, autant j'ai réalisé que c'était difficile en France, que cela allait être compliqué... je n'arrivais pas à me positionner, donc j'ai décidé à ce moment-là d'arrêter carrément Rock & Folk quand j'ai su que l'album sortait.

Du coup, tu es tout de même le seul rock-critic français à avoir fait un tube ?

Oui.

Car beaucoup ont essayé.

Bien sûr, c'était le jeu. Mais, à part ça, faire un tube c'est compliqué. Il faut vraiment que les étoiles soient alignées. Tu peux faire de bonnes chansons sans que jamais personne ne les écoute. Tous les rock-critics rêvaient de faire un album, beaucoup en ont fait, ils ont chanté, ils ont écrit, etc...et moi je suis l'heureux gagnant de la tombola du tube.

Eudeline... « Polly Magoo » ...ok ...

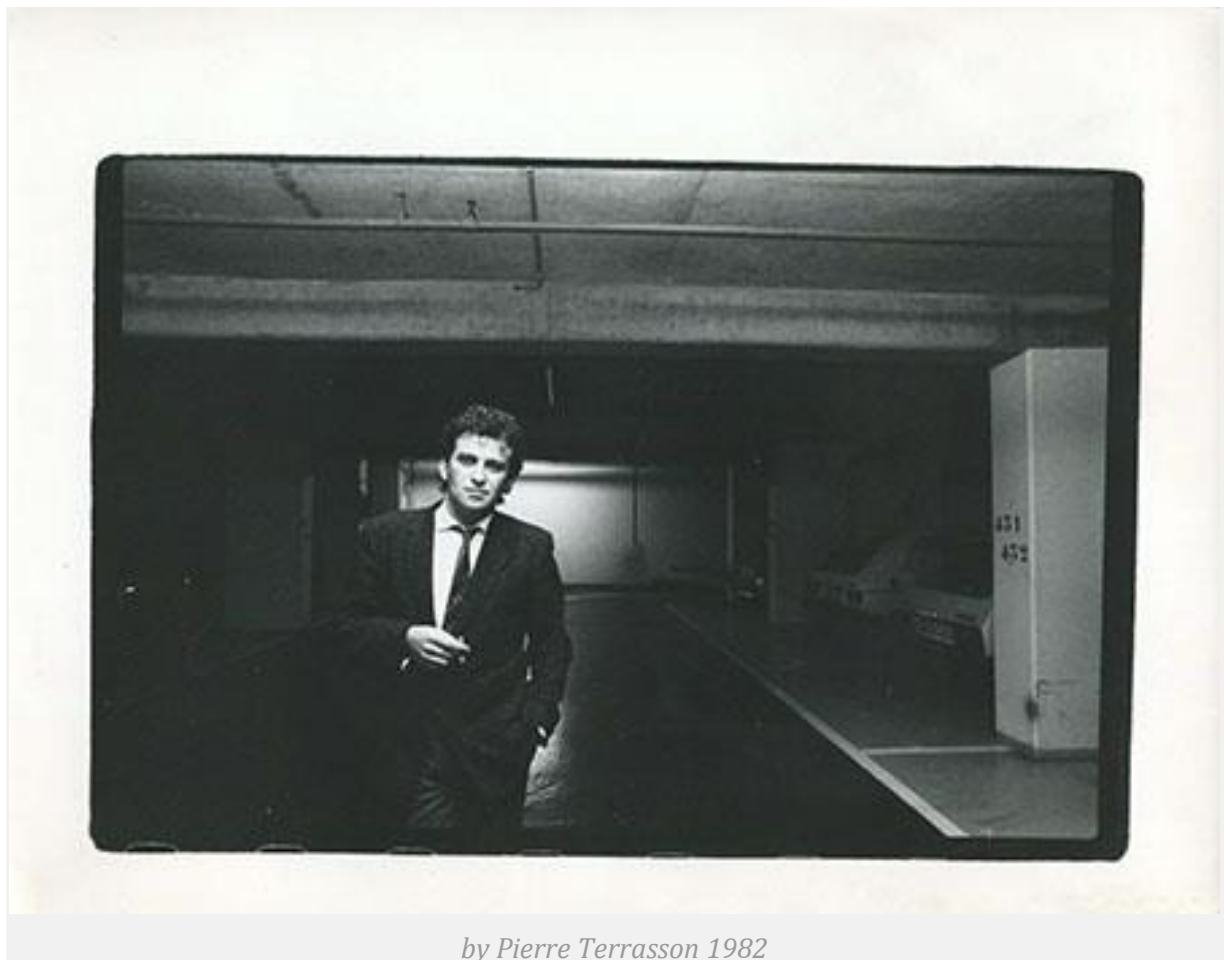
Pas mal...

Mais ça n'a jamais été un tube, cela n'est jamais passé à la radio et on ne l'a jamais chanté dans sa baignoire ! Blum et Riberolles même combat... chez Rock & Folk il y en avait aussi...

(rire) Tout le monde a chanté à un moment ou un autre...

Ah... et bien Soligny ! Celui-là, il n'a jamais fait un tube de sa vie, cela se saurait...

En tout cas, moi dans ma tête, j'avais envie que si on écoute ma musique ça ne soit pas parce que j'étais journaliste.



by Pierre Terrasson 1982

C'est super intègre de ta part d'avoir arrêté R&F lorsque tu as sorti ton album.

Un an avant, pratiquement ! Mon idée c'était que : ou j'étais musicien, ou j'étais journaliste. Je ne voulais pas me dire que finalement j'avais une chronique parce que j'étais journaliste... ou que je n'avais pas de chronique parce que j'étais journaliste. Cela pouvait marcher dans les deux sens. Un moment, quand

j'ai su que, la musique j'avais une chance de pouvoir en faire pendant un certain temps, j'ai laissé tomber la presse.

On est au début des années 80.

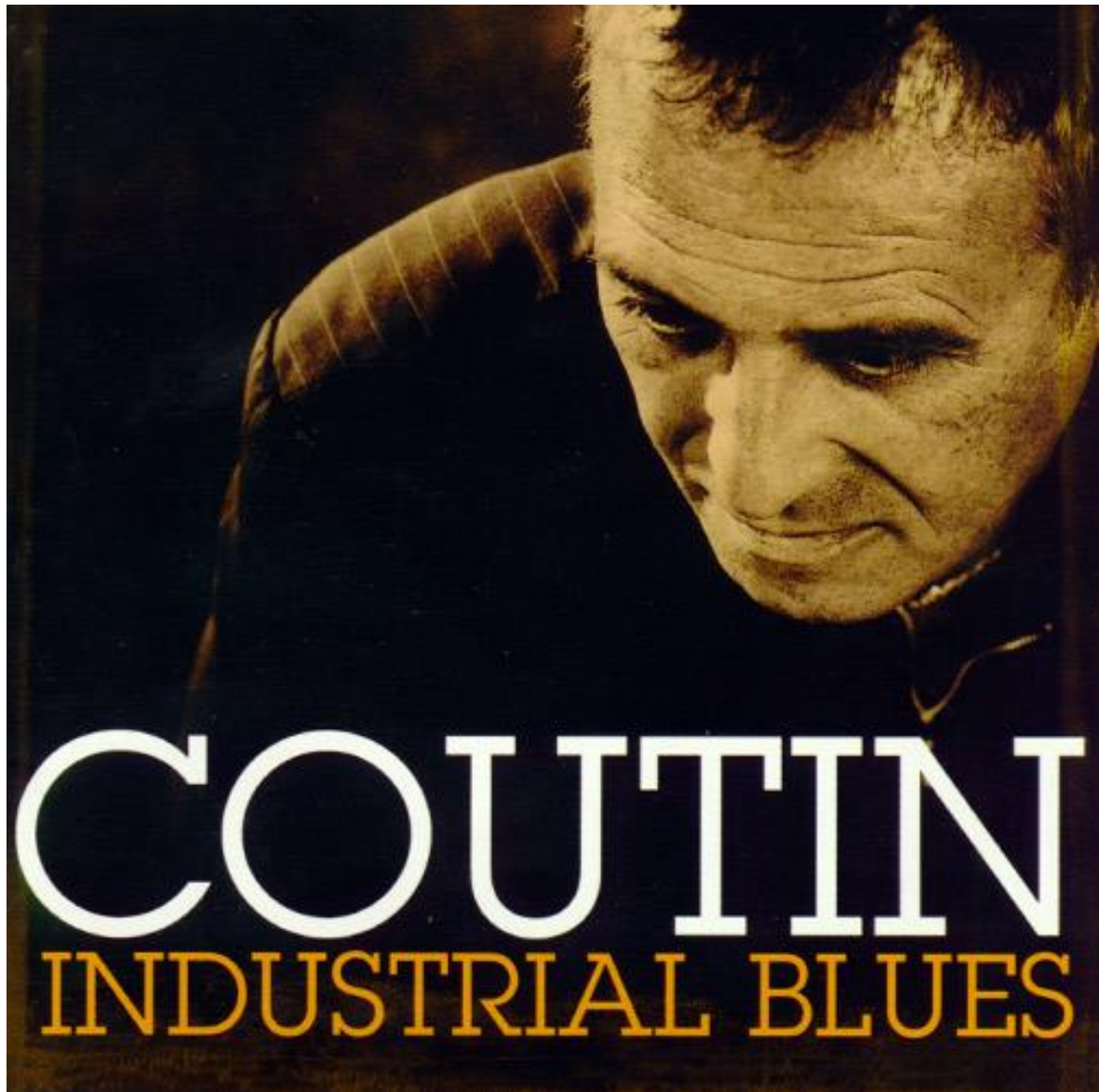
Oui, on est en 81.

Tu sors l'album et depuis tu n'as jamais cessé !

Si, j'ai eu des périodes d'absence.

Des doutes ?

Non, d'absence. Par exemple, au début des années 2000, je sors un album, qui reste à mon avis un de mes meilleurs albums, intitulé « Industrial Blues » et je ne sais pas pourquoi j'ai un problème terrible avec la maison de disques ULM/Universal distribution. L'album part bien, on le sort en septembre 1999. Ils en mettent 30.000 en place, qui partent bien. Ils m'avaient signé et dans le deal je pouvais sortir trois albums. Je sors le premier album, ils payent tout, royal ! J'envoie les factures, ils les payent. J'avais un assez joli budget. Ils étaient contents, ils avaient vendu beaucoup de « J'aime regarder les filles » en réédition CD. Et donc, l'album sort en novembre. Photo d'enfer, bio parfaite et le 21 décembre coup de fil d'un pote de Paris : je suis à la FNAC et je ne trouve pas ton disque ; ils me disent qu'il n'y en a pas. Le lendemain même combat avec une copine de Marseille et la FNAC locale. Là, je commence à m'énerver. Je prends le métro, j'arrive chez Olivier Nus, qui dirigeait ULM et je lui dis : il paraît que mon album est manquant. Et là, il prend un petit air embêté et me dis : « bon, je vais te dire la vérité, on a vendu les 30.000, il faudrait que j'en represse 30.000 et on ne sera pas sûr de les vendre, car là c'est Noël, mais en janvier, s'il m'en reste 20.000 je ne les vendrai pas. Et je devrais en plus arrêter les chaînes ». Car, à ce moment-là, ils avaient un boys band qui vendait des camions. « Pour faire 30.000 albums de Coutin, il va falloir que j'arrête une chaîne de passage et, aujourd'hui, je ne fabrique déjà pas assez de ce truc », a-t-il poursuivi, « J'en vends 10.000 par jour, il m'en faudrait trois fois plus et je ne les ai pas. Donc, tu vas être manquant, mais je te paye un clip à la rentrée. ». Cela m'a mis un peu les boules, surtout que je n'avais pas spécialement envie de faire un clip, alors je suis revenu le voir à la rentrée pour lui dire qu'il valait mieux casser le contrat.



Donc tu n'as fait qu'un seul album sur les trois prévu.

Oui, je n'en ai fait qu'un seul, j'ai cassé mon contrat et ...

Tu sais qu'il est l'actuel boss d'Universal music ?

Bien sûr. Je ne l'ai pas vu depuis vingt ans.

Franchement, il est gentil.

C'est un mec sympa, il parlait rugby...

Moi, je l'ai connu stagiaire chez Polygram !

Et donc, je m'en vais ; et à ce moment, je commence à me dire que la musique c'est mort. Mais je rencontre Edgar Garcia, qui a créé l'association Zebrook dans le 93. Il me dit : « à Bobigny, ils ont fait une salle de musique et ils

cherchent quelqu'un pour les aider, car maintenant que les murs sont faits, ils ne savent pas quoi faire ». C'était début juillet, j'y suis allé pour voir. Et là, le maire qui m'a reçu pensait que j'avais fait acte de candidature, alors sorti de l'entretien, il me lance : « « bienvenu ! ». Et je me retrouve directeur d'un cube en béton, avec une scène, des studios en bas ; mais rien n'était fait, il fallait tout installer, choisir le personnel et tout. J'ai donc passé deux années en tant que patron du Canal 93 à Bobigny, qui était une salle de musiques actuelles qui avait à l'époque une assez belle réputation. Puis je suis parti parce que j'en avais marre. Et que j'avais envie de refaire de la musique.

Tu as beaucoup produit d'artiste là-bas durant ces deux ans ?

Oui, j'ai produit les Wampas, Jean Pierre Morgand des Avions, Dick Rivers pas mal de trucs... pas des dizaines, mais sept ou huit projets. Des trucs intéressants et marrants à faire. Depuis, Didier Wampas est devenu une sorte de frère !

J'adore le personnage !

C'est un mec très cool, d'enfer.

Là, il est à la retraite.

Il vient de sortir un disque.

Non, je parlais de son job à la RATP...

... ah oui, il est retraité de la RATP

Il m'a halluciné le jour où il m'a raconté qu'il bossait comme électricien à la RATP, mais qu'il prenait sa retraite à 51 ans et que, du coup, il allait faire du rock and roll à plein temps !

Tant mieux, c'est un mec courageux Didier, qui consacrait ses vacances à faire ses disques, qui faisait ses concerts et qui courait à la RATP pour faire son taff, ce n'était pas un branleur. Et ce n'est toujours pas un branleur, d'ailleurs.

Quand j'ai joué à Sète dernièrement je lui ai dit : Didier, tu viens faire un morceau avec moi ? Il a dit : bien sûr avec plaisir, même deux ou trois.

Évidemment, on n'a pas le temps de répéter, rien du tout. Il est venu, il a pris sa guitare, il l'a branchée, il a fait une chanson tout seul à la guitare électrique.

Tu ne peux pas lutter contre cette volonté de faire du rock.



Coutin by Alain Gardinier

Il est super. Et donc tu as aussi produit trois albums de Dick Rivers, ce que j'ignorais complètement ?

C'était juste avant 2001, dans la période des années 90. J'ai même fait quatre albums avec lui. Trois albums- studio et un double sur scène, plus tous les concerts, etc...plus tout le travail de récupération des chansons avec des gens comme Peter Kingsbury, plus les télés de Dick Rivers, quand il faisait les Taratata et autres. C'était beaucoup de travail pendant 5 ans. J'ai aussi pas mal bossé avec Jean Pierre Morgand.

J'aime beaucoup JP Morgand, j'étais un des premiers à chroniquer les Avions, à les filmer pour la télé aussi.

Voilà, j'ai produit des gens que j'aimais bien, à qui je pouvais amener cette espèce d'ambivalence entre artiste et homme de technique, parce que j'ai toujours cette affection pour le côté technique. J'ai aussi beaucoup produit de maquettes pour des gens qui avaient besoin de quelqu'un pour les aider à grimper.

Tu as vraiment un côté grand frère, en fait !

Oui. Ça me va bien ça. J'aime bien que la musique soit quelque chose de simple.

Donc, après ces années où tu as plus aidé les autres que toi-même, tu es revenu à ta propre musique.

Je suis une première fois revenu à ma propre musique pour cet album « Industrial Blues » qui est sorti chez Universal distribué. Puis je suis à nouveau parti parce que je trouvais que la façon dont les artistes étaient traités me révoltait. Que ce n'était pas moi qui allais changer les choses, donc il valait mieux faire autre chose. Puis, j'ai fait ce travail dans ce complexe de musiques actuelles où on m'avait dit : surtout pas de rap. Je leur ai dit : vous êtes fous, on fait une salle de musique au milieu de cette ville et vous ne voulez pas que je fasse un concert de rap ? On va être brûlés, quoi ! Donc j'ai beaucoup travaillé pour que les musiciens de rap et les musiciens de rock se retrouvent.

Quels artistes rap as-tu programmés, par exemple ?



Oh, notamment toute la famille Menelik, qui était de Bobigny. Les groupes étaient surtout locaux, car je pensais qu'une scène « musiques actuelles » dans une ville comme Bobigny, ça devait surtout faire jouer les gens du coin, leur ouvrir la scène, leur fournir les lumières, les techniciens ... leur donner une

chance de montrer tout ce qu'ils ont dans le ventre. Puis j'ai refait un disque ou deux, puis je suis revenu, car le maire de Bobigny de l'époque qui avait gardé un souvenir intéressant de cette période m'a rappelé et je suis devenu Directeur Général adjoint à la ville de Bobigny pendant cinq ans jusqu'à 2013. Là, pas de musique pendant cinq ans, si ce n'est que j'organisais des concerts, que je faisais venir Higelin, Rachid Taha, etc... des gens que j'aimais bien, mais surtout des gens d'immense talent, pour ne pas faire que du mainstream, parce qu'à l'échelle d'une municipalité, tu as tendance à vouloir plaire à tout le monde. Pour un concert de 14 juillet, il y a 40.000 habitants, ça voudrait qu'il y ait 40.000 spectateurs qui le trouvent génial, ce n'est pas possible. Et en 2014, j'ai été viré de la ville de Bobigny parce que la majorité a changé, la ville est passée de gauche à droite. Et là j'ai repris la musique, voilà.

D'où les trois albums ?

D'où les trois albums. Dans un premier temps je voulais faire un petit album tranquillement. Je me dis : tiens je vais faire un album. En même temps, la tournée Star 80 m'a appelé et malgré un certain nombre de réticences ça tombait bien, j'avais besoin de sous. Je ne voulais pas rester au chômage éternellement. Puis je voulais aussi retrouver un peu de contact avec la scène, revoir comment marchait les nouveaux matériels parce qu'en cinq ans il s'était passé beaucoup de choses, l'arrivée des LED, des consoles numériques, etc... Donc, je suis parti dans cette espèce de méga-spectacle, une revue des hits des années 80 qui se promène sur scène.

C'est comme une émission de Guy Lux, quoi !

Voilà. Mais j'avais posé comme condition qu'il y ait de vrais musiciens, donc de vrais musiciens sont arrivés, il y a maintenant un bon groupe qui joue bien...

... c'est le même groupe qui joue pour tout le monde !

... oui, car sinon c'est infernal à organiser. Et, en même temps, comme j'avais ma frustration de rocker ou d'auteur-compositeur français, car moi je suis un peu ambivalent, j'ai un côté très rock et je suis aussi un auteur-compositeur français qui a des racines chez Brassens, chez Brel, etc... et qui a bien aimé la pop française, comme Christophe que je trouve génial (Il n'était pas encore parti au moment de cette ITW, d'où l'usage du présent : NDR), Polnareff tout ça... j'ai tout ça en moi, le mec qui a aimé les Rolling Stones, j'ai ce côté Californien, mais aussi ce côté musique en langue française, avec des auteurs

qui vont de Lavilliers à Brel, on va dire, ne passant par Dutronc, Gainsbourg. Il y a eu des choses solides chez nous, même si on n'est pas un pays de rock. On est un pays avec beaucoup de culture, donc naturellement de variété culturelle. On fait de la variété parce que c'est notre ADN à nous autres Français.

Oui, et il y a peut-être un problème de langue, non ?



C'est très très compliqué, il faut vraiment avoir un moment de grâce et accepter des tournures de phrases qui sont très simplifiées. Donc j'étais pris cinq jours par semaine, c'est très long les tournées « Star 80, » genre 90 dates dans l'année, avec les voyages et tout, ça te prend une demi-année. Et j'avais

cette frustration d'écrire , j'avais envie d'écrire, j'avais envie de faire un disque en anglais. Donc, au départ, j'ai commencé à écrire un album en anglais qui correspond aussi à mes années San Francisco, aux émotions ressenties pendant que j'étais là-bas. Et puis, je voulais mettre une ou deux chansons en français dedans, puis je me suis rendu compte que mélanger devenait compliqué. Et j'ai ces amis dans la peinture comme Tanino Liberatore, Hervé Di Rosa, qui est peut-être un des plus grands peintres français actuels. Un jour en parlant avec leur manager, il me dit : tu sais qu'Hervé Di Rosa veut faire une pochette d'album pour toi ? Je lui dis : oui ça va être le moment. Là il me dit : j'ai une meilleure idée, on va faire un objet d'art, on va faire des sérigraphies d'artistes, puisque tu connais Liberatore, moi je connais Shelton...là-dessus, j'ai x titres en anglais, x en français , j'avais une ou deux reprises de blues que je voulais jouer, parce que c'est ma passion pour la guitare et je me suis dit : en fait, je vais faire trois albums. Et je n'étais pas dans la merde, car pour faire trois albums, il faut avoir 45 chansons. Puis sur les 45, il en reste 32, donc pendant toutes ces années où je tournais, en même temps je rentrais chez moi et je travaillais sur mon projet fou, tout seul ou avec mes musiciens. Des titres qui ont aussi marqué des tournants dans ma vie, c'est pour ça que j'ai repris « Fais moi jouir » et « J'aime regarder les filles », qui sont indiscutablement très importants pour moi, car ils ont changé ma vie. Partout, que ce soit à NY ou, LA, même en Jamaïque, il y a toujours un français qui vit là-bas et qui en a parlé à un ami américain, en lui disant : ce mec, on dirait de la musique anglaise, on dirait de la musique américaine... Donc, ça te donne un statut intéressant, ça te permet de faire des choses, d'être crédible auprès des musiciens, ça te permet de partir, de revenir, c'est un peu mon truc. Pour revenir à ce coffret triple album, au début on voulait faire très peu d'exemplaires, une cinquantaine...

Un objet d'art !

Oui, un objet d'art, mais finalement les gens me disaient : « c'est dommage, tu fais des albums, il y a des chansons super dessus et tu ne les sors pas, c'est un peu idiot ». Dans ma tête c'était un peu mon disque-testament, je fais ça et puis après je ferai autre chose. J'ai un vieux rêve d'être écrivain, par exemple. Finalement on l'a pressé à 280 exemplaires et puis d'autres personnes m'ont dit : il faudrait le sortir quand même... donc on a fait quelques vinyles de

chacun à côté, puis Believe l'a pris en distribution chez eux, puis là on fait des CD... finalement c'est devenu trois disques comme les autres



By Michel Croizard 1993

Pourquoi cette salamandre omniprésente chez toi et notamment sur les albums... mais pas que ?

C'est mon symbole depuis toujours. Un jour, j'étais au Maroc et je trainais dans le souk à Marrakech et je vois une petite broche en forme de salamandre. Je l'achète et partout où j'allais on me disait : elle est belle votre salamandre alors que c'est un truc que tu trouvais en 500 exemplaires. C'est comme si j'avais trouvé un animal...

... un totem ?

C'est exactement ça, un animal-totem. On l'a retrouvé sur mon premier disque et c'est devenu ma « marque ». Et là, quand j'ai cherché quelqu'un pour faire les pochettes d'album, le graphiste a aussi voulu l'utiliser.

Donc la salamandre des pochettes qui l'a conçue ?



Jean Marc Eldin qui est à la fois correcteur, traducteur chinois français et graphiste qui fait des couvertures de livres. Il a un talent monstrueux »
À suivre...